

LA RECONSTRUCTION DES ÉGLISES EN FRANCE APRÈS LES GUERRES DE RELIGION

DESTRUCTIONS ET RECONSTRUCTIONS EN SAINTONGE

par Yves BLOMME

La Saintonge fut une des régions les plus touchées par l'iconoclasme durant les guerres de Religion. Nous n'entrerons pas ici dans le débat à propos de la finalité ou de la valeur symbolique de ces destructions. Longtemps considérées comme l'effet d'un vandalisme fanatique – c'est ce qui ressortait des ouvrages de Louis Réau dans les années 1950 – elles ont depuis été relues dans une perspective plus nuancée. C'est par exemple ce qui ressort de l'ouvrage d'Olivier Christin *Une révolution symbolique*, paru en 1991. Nous nous attacherons aux faits, en privilégiant les aspects artistiques et iconographiques.

1 – LES DESTRUCTIONS

Pour cette phase historique de notre propos, nous sommes presque entièrement redevable envers l'ouvrage monumental de Marc Seguin, paru en 2005 : « Le début des temps modernes », qui constitue le tome 3 de *l'Histoire de l'Aunis et de la Saintonge*.

La Saintonge était en effet passée à la Réforme dans des proportions considérables. Dès la première guerre de Religion, en 1562, le diocèse de Saintes est « parcouru par un vent de folie. » Les actes iconoclastes se multiplient contre les « images » et autres signes de « superstition », mais non contre les bâtiments eux-mêmes. A Saint-Pierre-d'Oléron, les frères Christophe et Pierre Marchand, marchands de sel, brisent dans l'église le nez de la Vierge, du crucifix et des douze apôtres figurés en bois. Déjà, au printemps, la nouvelle arrive que les églises ont été « purifiées » à Luçon, c'est-à-dire vidées de leurs images.

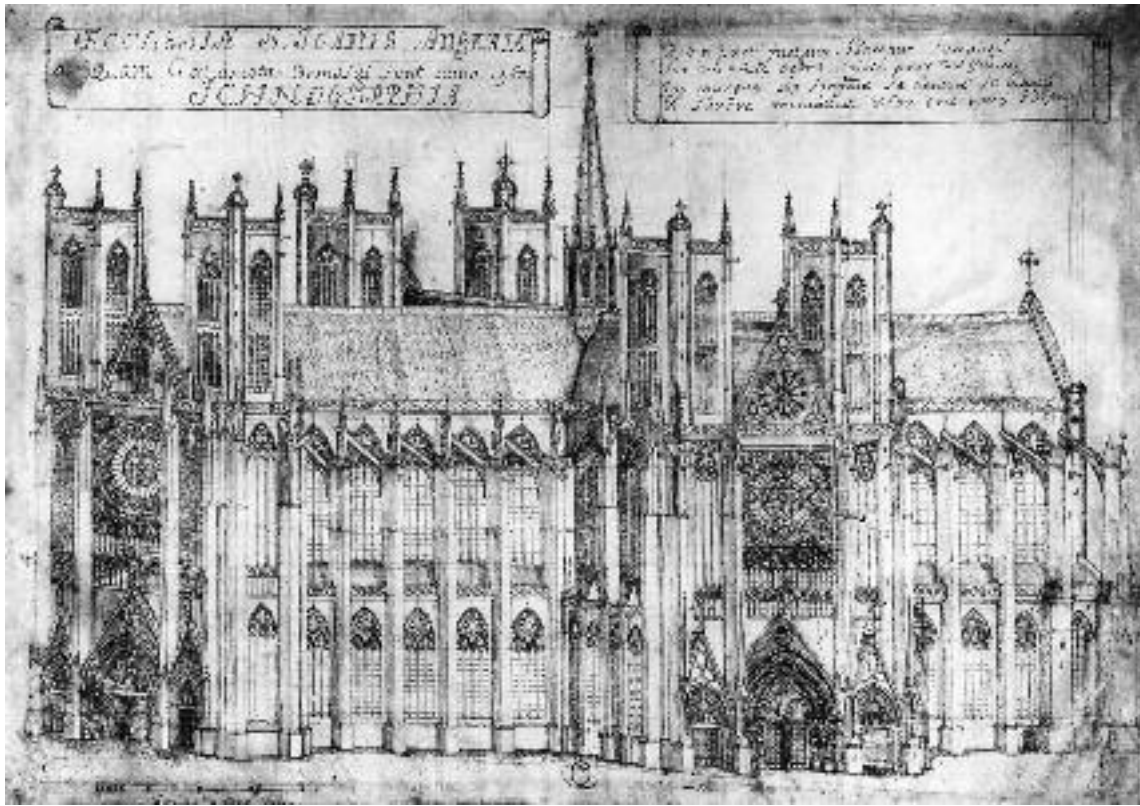
Au mois de mai 1562, une petite troupe s'empare de Saintes et met à bas toutes les images dans la cathédrale. La même chose a lieu à La Rochelle. A Saintes encore, le prieuré de Saint-Eutrope connaît le même sort, alors que l'Abbaye aux Dames est épargnée : en effet la plupart des meneurs appartenant à la noblesse y ont une parente qu'ils ne tiennent pas à voir sortir ! De même, à Saint-Jean-d'Angély, le chef de saint Jean Baptiste est brûlé. Au mois de juillet,

c'est au tour des campagnes d'être parcourues par le même vent de folie. On a alors du mal à distinguer l'iconoclasme purement religieux de la jacquerie.

C'est cependant au cours de la seconde guerre (1567-1568) que vont avoir lieu les destructions les plus systématiques, tout particulièrement au cours de l'été. Il s'agit désormais de la destruction du gros œuvre. Les abbayes sont les premières à être visées, sauf toujours l'Abbaye aux Dames : Saint-Jean-d'Angély, le Masdion, Baignes, Sablonceaux, Fontdouce, Vaux, la Tenaille... Ainsi que les cisterciennes : la Frenade, les Châteliers, la Grâce-Dieu, la Grâce-Notre-Dame et Saint-Léonard des Chaumes...

Trois zones sont particulièrement atteintes : le « Pays des îles », c'est-à-dire, outre l'île d'Oléron, le pays côtier entre Charente et Gironde ; l'Aunis qui sera d'ailleurs encore systématiquement dévastée plus tard, jusqu'au siège de 1628 ; et le Sud, en particulier la châtellenie de Montendre où toutes les églises, exceptée celle de Rouffignac, sont détruites.

Plusieurs édifices majeurs périssent alors : la cathédrale de Saintes, ruinée en plusieurs étapes aux mois d'août et de septembre, l'abbatiale de Saint-Jean-d'Angély (Fig. 1 et 2) ainsi que toutes les églises de La Rochelle à l'exception de leur clocher suivant le témoignage d'Amos Barbot. Ces grands édifices à trois vaisseaux sont ruinés grâce à la technique de la sape. Le maire de Saintes, Guillaume Guyet dira comment il a vu les protestants saper le portail nord du transept de la cathédrale, et trois jours après il en entendit la chute !. Les *Chroniques du Langon* rapportent d'ailleurs comment on pouvait saper une grande église comme celle de Notre-Dame de Fontenay-le-Comte : « Quand les piliers eurent été sapés, on plaça de petits lopins de bois le long, et après qu'il y en eut à tous les piliers, on mit de la résine et de la poudre, et le feu ayant brûlé lesdits lopins de bois, tout à coup tombèrent les voûtes et les couvertures par terre. » Nous sommes donc frappés de ce que la destruction des églises les plus vastes de la province fut techniquement très bien organisée : il ne s'agit plus là des conséquences de



Cl. B.n. F.

Fig. 1 - Saint-Jean-d'Angély, représentation de l'ancienne abbatale avant sa destruction en 1568, l'« Iconographia ».



Cl. Bordessoules.

Fig. 2 - Saint-Jean-d'Angély, vue aérienne de l'église et des tours.

mouvements populaires incontrôlables, mais bien d'actions programmées.

Cependant, ce type d'opération ne pouvait avoir raison de tout le gros œuvre. Il subsistait des portions importantes de l'enveloppe extérieure des murs : ainsi les chapelles de la nef et du chevet dans le cas de la cathédrale de Saintes (Fig. 3 et 4). Souvent ces vestiges disparurent à leur tour plus lentement, en étant pris pour des carrières de pierre. Les destructeurs épargnèrent aussi souvent les clochers à cause de leur intérêt militaire : ainsi à Marennes, Moëze, Marsilly, Meschers, Sainte-Marie-en-Ré...

Quand il s'agissait d'édifices plus modestes – églises paroissiales – après la destruction des signes de l'identité catholique que sont l'autel et les fonts baptismaux, on s'attaquait au gros œuvre, généralement d'ouest en est. C'est pourquoi en Saintonge, beaucoup d'églises sont réduites à un chevet roman ou gothique : Thézac, Saint-Sornin, Saint-Pallais, Hiers, Bouhet (en Aunis)... Pourtant des



Cl. Y. Blomme.

Fig. 3 - Saintes, représentation de la cathédrale inachevée en 1560, extrait des *Civitates Orbis Terrarum* de Braunius.



Cl. Fr. Salleron.

Fig. 4 - Saintes, cathédrale Saint-Pierre, revers du clocher-porche montrant les arrachements de la nef détruite.

destructions en sens inverse se rencontrent aussi : abbayes de la Tenaille et de Sainte-Gemme, Montpellier-de-Médillan, Saint-Sulpice-de-Royan... Le degré de destruction dépend souvent des dispositions d'un seigneur châtelain protestant ; ainsi celui de Nieul-le-Virouil est conseiller au parlement et huguenot légaliste : il conservera l'église et même la croix hosannière. Par contre, chez les plus intransigeants le désastre est immense : dans les châtellenies de Soubise, de Frontenay-l'Abattu et de Montendre...

Signalons enfin une double difficulté qui peut être source d'équivoque. Les textes explicites manquant le plus souvent, on a beaucoup prêté aux destructeurs du XVI^e siècle sur la seule foi des ruines encore perceptibles. Deux remarques doivent pourtant être faites : la guerre de Cent Ans avait elle-même beaucoup détruit, et une ruine ressemble à une autre ! Ainsi, est-ce grâce à un texte formel que nous savons que l'église de Salles fut ruinée en 1356 par une sortie des Rochelais qui voulaient éviter que les Anglais ne s'y retranchent ! D'autre part, en 1560, beaucoup de chantiers d'églises étaient inachevés, et cet état a parfois été confondu avec une ruine volontaire. Les transepts de Saint-Martin-de-Ré, entrepris mais jamais voûtés, en sont un bel exemple.

2 – LA RECONSTRUCTION

La cathédrale de Saintes : un long chantier de 180 ans...

Profondément ruinée en 1568, cette église va être relevée en trois étapes. D'abord a lieu le relèvement de la nef en deux temps : de 1582 à 1585 on reconstruit les grandes arcades et les fenêtres hautes, puis en 1618-1619, on procède au voûtement des collatéraux. À ce stade, on constate le stricte emploi de l'« ordre gothique », même si la modénature est très simplifiée. Le projet de relever un jour la nef des Rochechouart, à 26 mètres de hauteur, est encore dans les esprits, il expliquerait la pauvreté de l'étage des fenêtres hautes, voulues provisoires (Fig. 5).

Le relèvement du chevet n'intervient que 30 ans plus tard. Il est provoqué par le mécénat d'un prélat fortuné : Louis de Bassompierre (1648-1660), et l'esprit du chantier est maintenant bien différent : on a visiblement renoncé à relever la voûte de 26 mètres. De plus, si l'ordre gothique domine, de plus en plus d'emprunts sont faits à l'architecture classique (corniche, arcs-boutants...) [Fig. 6]

Enfin, en plein XVIII^e siècle interviendront le relèvement du bras nord et l'unification du volume intérieur (1761-1762) qui consacre le caractère définitivement hybride de l'église. L'architecture classique domine alors nettement,



Cl. Y. Blomme.

Fig. 5 - Saintes, cathédrale Saint-Pierre, intérieur de la nef.



Cl. Y. Blomme.

Fig. 6 - Saintes, cathédrale Saint-Pierre, intérieur du chevet.

même si quelques emprunts sont encore fait à des formes gothiques, surtout au niveau des remplages.

La reconstruction des petites églises

Avant le règne de Louis XIII, on ne rencontre que de très rares exemples de reconstruction : l'église de Brouage, dont la façade date de 1608, n'est pas une reconstruction, mais une création pour une place forte : le classicisme y domine, même si des emprunts sont encore fait au gothique, là encore surtout pour les remplages. La date de 1601 gravée sur le chevet d'Anais (Aunis) atteste la précocité de la réparation de ce qui n'est plus guère qu'un tronçon d'église médiévale.

À partir du règne de Louis XIII, beaucoup d'édifices sont relevés. La qualité de la reconstruction diffère cependant considérablement d'un endroit à l'autre. On peut distinguer trois cas :

- La tentative du relèvement à l'identique, qui suppose des moyens importants de la part des commanditaires. Ce sera le cas des églises qui dépendent de l'Abbaye aux Dames de Saintes : ainsi à Corme-Royal, où l'abbesse fait relever des croisées d'ogives en 1624, caractérisées par leurs lourdes liernes horizontales et leurs grosses clés ovales. Une fabrique



Cl. Y. Blomme.

Fig. 7 - Esnandes (Charente-Maritime), intérieur de l'église.



Cl. Y. Blomme.

Fig. 8 - Marennes (Charente-Maritime), église vue du sud.

aisée – il en reste peu depuis l'aliénation des patrimoines ecclésiastiques – peut aussi avoir de grandes ambitions pour son église : ainsi celle d'Esnandes qui, chose rare en Aunis, se lance dans le relèvement de trois nefs voûtées d'ogives, à partir des années 1630 (Fig. 7). On citera aussi le cas très intéressant de Notre-Dame de La Rochelle. L'église, d'un style Renaissance avancé, était à peine achevée lors de sa destruction en 1568. Des vestiges en subsistent encore après le terrible siège de 1628. Le relèvement à l'identique débute en 1653, comme s'il ne s'était rien passé en 85 ans ! Il s'arrêtera d'ailleurs en chemin, et les grandes voûtes ne seront jamais lancées...

- L'argent peut ne pas faire défaut, mais on choisit d'abandonner le style initial de l'édifice pour reconstruire « à l'antique ». Là encore le meilleur exemple sera fourni par une dépendance de l'Abbaye aux Dames : l'église Saint-Pierre-de-Salles de Marennes, où on abandonne les formes flamboyantes au profit d'une structure qui rappelle celle des églises du midi : le large vaisseau central est contrebuté de chapelles surmontées de tribunes. Mais le style des supports est résolument classique. Le cas de l'église de Saint-Xandre est intéressant car on connaît les circonstances de sa reconstruction (Fig. 8). A l'époque du Grand Siècle, le rochelais Jupin, aidé d'une petite troupe, s'était acharné sur



Cl. Y. Blomme.

Fig. 9 - Marsilly (Charente-Maritime), clocher vu du sud-est.

les vestiges d'un édifice flamboyant déjà ruiné au XVI^e siècle. Condamné à le relever en 1634, il ne fiancera qu'un médiocre parallélépipède seulement agrémenté d'un petit portail Louis XIII, daté de 1635. Dans cette catégorie on pourrait aussi citer Saint-Sauveur de La Rochelle, ou du moins ce qui subsiste de la reconstruction du XVII^e siècle, à savoir un grand portail à l'allure de retable, daté de 1679, qui voisine avec les vestiges du porche flamboyant de la fin du XV^e siècle. Ainsi des églises à l'architecture classique sont accolées à des vestiges gothiques à Saint-Jean-d'Angély, Moëze, et ailleurs...

- Mais le cas le plus fréquent est bien moins enthousiasmant : dans la grande majorité des cas l'argent

manque presque totalement, et la reconstruction s'accroche aux épaves de l'édifice médiéval comme à des béquilles de fortune ! L'aspect pitoyable de ces chantiers a souvent été atténué par la disparition progressive des restes médiévaux devenus structurellement inutiles : dans une région pauvre, les lambeaux des prestigieux édifices d'hier ne sont plus que des carrières ouvertes... Ainsi en va-t-il, parmi cent autres exemples, des églises de Marsilly (Fig. 9), de Beaugeay, Dercie, Chamouillac ou de la priorale de l'île d'Aix. A Puyrolland, la pauvre nef reconstruite semble encore camper entre les murs du chevet gothique ruiné !...